en effacent bien vite ce que la nature y a mis d'attrait. Leur costume se compose d'une jupe d'indienne ou de mousseline claire. De là leur vient le nom de *femme en jupon*, par lequel on désigne leur classe. La seconde partie de leur vêtement est un pagne ou *rebozo*, dont elles se couvrent la tête et dont elles rejettent un pan sur l'épaule. Quand elles ont le bas de la figure caché par ce pagne, leurs yeux sont si beaux qu'on les croirait toutes charmantes.

Le teint des Mexicaines embrasse toutes les nuances depuis le blanc d'ivoire jusqu'à la terre de Sienne. On voit rarement des femmes blanches et blondes; par cela même leur beauté est plus vantée, comme chez nous l'alliance d'une peau blanche à des cheveux noirs est réputée une perfection. Les peaux brunes n'ont de fraîcheur que dans les contrées fort élevées au-dessus du niveau de la mer; à Mexico, leur teinte uniforme et mate est le partage de la jeune fille comme de la matrone, ce qui rend difficile l'appréciation exacte de l'âge d'une jeune femme. Mais il leur reste la beauté caractéristique de leur nation: de grands yeux, de jolies mains et de très-petits pieds.

Les femmes de la haute et de la moyenne classe s'habillent de la même manière, sauf la richesse des étoffes. Elles revêtent le matin le costume à l'espagnole : c'est une robe de soie noire et une mantille de la même couleur. Cette mantille est une parure vraiment séduisante; elle prête mille charmes de plus au visage qu'elle ombrage. Lorsque les dames sortent à pied, dans l'après-midi, elles se couvrent la tête de



leur châle et s'en enveloppent la figure comme des momies. Elles ne portent guère de chapeaux que lorsqu'elles vont en voiture à la promenade. Les hommes s'habillent aussi avec élégance, et se conforment aux modes de Paris plus vite qu'on ne le fait dans les provinces de France.

Quelle différence de la manière actuelle de se vêtir à celle qui était en usage il y a vingt-cinq ans! Une simple veste de toile peinte, et un manteau qu'on usait jusqu'à la corde, tel était l'accoutrement de tous les hommes riches ou pauvres, à l'exception de ceux qui appartenaient à la magistrature ou à quelque emploi élevé du gouvernement.

Le jeudi saint, les dames se promènent dans les rues de Mexico, vêtues du costume le plus recherché et le plus brillant. Ce jour-là, la ville prend un air de fête, tout en conservant cependant un fond de tristesse, car on n'entend plus aucun bruit : le roulement des voitures, le pas des chevaux et le tintement des cloches, tout se tait. Dans les carrefours s'élèvent des cabanes de roseaux et de verdure, où l'on vend au peuple des boissons rafraîchissantes, de l'orgeat, de la chia, de l'eau d'orange, de limon, d'ananas, et du pulque préparé avec des jus de fruits et du sucre. On y vend aussi des comestibles, et c'est là que les *leperos*[1] et leurs familles vont prendre leur repas, abandonnant leurs maisons jusqu'au jour suivant.

L'après-midi et la soirée, la foule afflue dans les

[1] C'est le nom qu'on donne dans les villes aux gens de la plus basse classe.

quartiers principaux, et surtout dans les rues de San-Francisco et de los Plateros : tous les rangs de la société s'y trouvent pêle-mêle. La toilette des dames est un mélange des modes espagnoles et françaises; elle réunit ce qu'elles ont de plus élégant : robes de velours ou de satin, mantilles de blonde blanche coquettement attachées sur la tête, donnant à toutes les femmes l'air de jeunes mariées au sortir de l'autel, colliers de perles fines, pendants d'oreilles de brillants, tels sont les atours dont elles se parent ce jour-là.

Jusqu'à minuit on se promène d'une église à l'autre. Le maître-autel, illuminé de mille bougies, est décoré de tout ce qu'on peut trouver de plus précieux : les prémices de la végétation de l'année y figurent comme offrandes à la Divinité. Quelques jours auparavant, on enduit des vases de graines de chia [1], dont la viscosité la fait adhérer aux parois, on l'y fait germer au soleil, de sorte que ces vases se trouvent recouverts d'une végétation touffue qui en suit les contours et en conserve les formes. Les marches, le pourtour et le devant de l'autel sont ornés de cette verdure printanière. On y met aussi des cages de jolis petits oiseaux qui saluent la nouvelle saison de leurs ramages.

Le samedi saint à neuf heures du matin, le silence qui règne depuis deux jours se trouve subitement interrompu par le carillon des cloches, l'explosion des pétards, le bruit des chevaux et des voitures qui reprennent leur mouvement, et les hurlements des

[1] *Salvia mexicana.*



chiens qui fuient dans tous les sens. C'était l'heure où l'on brûlait jadis, pour la plus grande gloire de Dieu, des juifs et des hérétiques. On se contente aujourd'hui de les brûler en effigie. Dans chaque rue, des hommes, des femmes de carton, garnis de pièces d'artifice, sont suspendus à des cordes allant d'une maison à l'autre; et au signal donné par le carillon des cloches, l'explosion des pétards met les mannequins en morceaux.

La civilisation, qui s'est si rapidement développée au Mexique, a produit bien des changements dans beaucoup de choses; mais on ne remarque pas pour cela que le caractère des Mexicains se soit grandement modifié; il est resté à peu près ce qu'il était. On peut leur reprocher aujourd'hui, comme au temps où ils étaient sous le joug espagnol, d'être trop peu scrupuleux dans les questions qui touchent à l'honneur, à la loyauté; de manquer de franchise, d'énergie soutenue, de noblesse. Ces défauts se retrouvent à peu près au même degré dans les différentes classes de la société, et ne pourront disparaître entièrement qu'après quatre ou cinq générations; de même que le sang des nègres, mêlé au sang des races blanches, y laisse pour des siècles les vestiges de l'esclavage.

Ce joug qui consistait principalement à maintenir la nation dans une profonde ignorance, dans des croyances absurdes sur les choses religieuses et profanes, a perverti les idées comme les sentiments, et altéré les saines notions du bien et du mal. Ainsi, le mot honneur est dans toutes les bouches, mais il n'est guère compris dans son vrai sens : l'homme privé, le

fonctionnaire public et le militaire en font tous une étrange application; on croirait qu'ils le résument à entendre la messe.

Les femmes mexicaines sont de beaucoup supérieures à leurs maris. Quoique mal élevées par eux, elles ont dans le cœur un fonds d'équité et de bonté tel, qu'en général on a beaucoup plus à se louer de leur commerce que de celui des hommes. Elles sont remplies de bon sens, d'esprit naturel et de tact. On sait d'ailleurs qu'en tout pays cette dernière qualité est leur apanage. Au Mexique, une femme du monde fait d'un rien le sujet d'une conversation attrayante; on n'en peut pas dire autant des hommes.

Pauvres femmes! leurs maris les ont trop longtemps considérées comme un bijou dont ils se paraient, et nullement comme une moitié d'eux-mêmes, devant marcher dans la vie à leur côté, d'un même pas et vers le même but. Les époux vivaient à peu près comme s'ils eussent été séparés d'intérêts. Le luxe de la toilette de la femme devait avant tout être satisfait: une mode nouvelle amenait une nouvelle exigence qui ne voulait pas être ajournée. Il était bien rare qu'une Mexicaine, avant de faire une emplette, calculât les ressources de son mari, tînt compte de sa gêne ou de ses engagements pris. Pour elle, dans toutes les conditions, le moment présent était tout; l'avenir rien ou bien peu de chose. De là sont nés bien des désordres.

Toutefois le caractère mexicain tend à une amélioration rapide. On ne saurait énumérer tous les changements heureux introduits dans les mœurs, dans les usages, et que le bon goût a adoptés : ils sont innombrables, et c'est en voyageant dans les provinces éloignées de la capitale, où les coutumes et l'ignorance sont restées à peu près stationnaires, qu'on juge le mieux des progrès obtenus. Ainsi la décence dans le langage a remplacé une licence d'expressions qui n'avait pas de bornes : les dames mêmes parlaient si crûment, que la pudeur de l'écrivain se refuserait à dire jusqu'où allait la liberté de leurs paroles.



Elles avaient grand besoin, comme on voit, d'imiter un peu le rigorisme du langage des Anglaises, quoique je ne pense pas qu'on doive les imiter tout à fait en cela, les extrêmes étant également mauvais. S'il est triste et honteux qu'une femme dans une assemblée dise des gravelures, il est aussi singulièrement inconvenant d'employer des euphémismes pour des choses simples, leur prêtant ainsi une signification déshonnête qu'elles n'ont pas: *Honni soit qui mal y pense.*

Les dames françaises par la retenue du langage, tiennent précisément le milieu entre les Mexicaines et les Anglaises, et certes tout homme sensé avouera que l'ignorante simplicité de leurs expressions est infiniment plus décente que la savante mysticité des Anglaises, qui dit beaucoup trop en voulant tout cacher.

Les sentiments les plus naturels se trouvent souvent viciés par une mauvaise éducation; l'amour maternel même ne saurait en être excepté. Dans les classes inférieures, une mère mexicaine entoure bien ses enfants des soins que leur jeune âge réclame, elle a bien

pour leur conservation cette sollicitude que la nature a mise au cœur de tous les êtres animés; mais si la mort les lui enlève, elle s'en console aisément. Ce n'est pas là la véritable mère telle qu'on nous l'a montrée dans tous les temps et dans tous les lieux, et telle qu'elle est en effet dans la nature, ne pouvant pas se consoler du malheur de survivre à ses enfants et ne voulant pas même être consolée : *Noluit consolari quia non sunt.*

M. Michel Chevalier, dans ses *Lettres sur le Mexique*, signale un autre vice, qui aurait gagné toutes les castes de la nation : c'est la manie de voler. Eh bien! il est de notre devoir de le dire : en généralisant son observation, M. Michel Chevalier a tout simplement calomnié la nation mexicaine, surtout les dames de la haute société, qui selon lui ne se feraient pas un cas de conscience de subtiliser à un marchand un éventail ou une paire de boucles d'oreilles. Ses lettres sont une satire, et non une peinture exacte des mœurs de ce pays.

Ce sont les leperos qui sont voleurs par excellence; s'ils ne sont pas surveillés, ils ne sauraient entrer dans une maison sans y dérober quelque chose, ne fût-ce qu'un rien, pour satisfaire au génie malfaisant qui les domine.

Ces lazzaroni mexicains sont pétris de vices, ils font le mal sans remords, quelque faible que soit l'intérêt qu'ils puissent y trouver. J'ai vu dans plusieurs endroits, et notamment à Guanaxuato[1], dans une de ces guerres civiles qui désolent le pays, une foule de

[1] 6 décembre 1852.



ces misérables se précipiter pendant le combat non-seulement sur les morts pour les dépouiller, mais encore sur les blessés, qu'ils achevaient à coups de couteau s'ils opposaient la moindre résistance. Cependant, contradiction bizarre! ils s'émeuvent facilement au spectacle d'une douleur qu'ils n'ont point causée ou d'un malheur dont ils ne doivent retirer aucun profit! Lorsque après la prise du château d'Ulua, en 1838, quelques voix isolées appelaient à grands cris sur les Français de nouvelles vêpres siciliennes, tous ces leperos pour qui le meurtre n'est rien, restèrent froids à cet appel. Loin d'ajouter aux peines de l'exil par des actes de violence et des malédictions, ils semblaient compatir au sort des bannis, et leur offraient l'appui et les secours qu'il était en leur pouvoir de leur donner.

Il est aussi à remarquer que les leperos ne sont pas vindicatifs, et que dans leurs rapports ordinaires avec les classes élevées, ils sont toujours humbles et polis; la grande liberté dont ils jouissent ne les a pas rendus insolents.

Par bonheur, le peuple mexicain connaît peu les besoins que donne la civilisation. S'il avait plus de désirs et d'ambition, avec une police si peu inquiétante pour lui que celle qui existe, on serait à sa merci; il faudrait ériger sa maison en forteresse, et ne sortir qu'en caravane et bien armé. Mais dans un climat si bénin, et dans l'état demi-sauvage où il vit, l'homme n'a besoin pour se couvrir que d'un mauvais caleçon de toile et d'une couverture de laine; il couche sur

une natte, et ne travaille juste que pour ne pas mourir de faim. Ce n'est que le goût du jeu et de l'ivrognerie qui le porte à voler, et non le besoin de vivre avec plus d'aisance; car il lui suffit d'avoir du maïs pour être content dans sa turne avec sa femme et ses enfants, à l'avenir desquels il ne songe guère et qui s'élèvent à la garde de Dieu.

Si le peuple de Paris était aussi sûr de l'impunité, les rues les plus fréquentées seraient des coupe-gorge; on ne trouverait de sûreté pour soi qu'en s'affiliant aux bandes de voleurs. Le peuple français serait-il donc au fond plus méchant que les leperos mexicains? Non, loin de moi cette pensée; mais l'affreuse misère sous un ciel rigoureux, la faim, le froid, les besoins de toute espèce, et plus encore le sentiment des souffrances des êtres qui lui sont chers, finissent par faire taire en lui le cri de la conscience, et il entre, après bien des combats, dans la carrière du crime.

Si le peuple mexicain ne fait pas plus de mal, c'est que les privations qu'il éprouve ne sont pas assez grandes pour lui faire affronter les périls et la mort. Il craint de risquer ses jours dans une attaque; car à défaut des tribunaux, il sait que les voyageurs, les Européens surtout, se chargent quelquefois du châtiment; une arme à feu entre leurs mains suffit quelquefois pour intimider un nombre d'agresseurs quatre ou cinq fois plus grand. Le moindre acte de sévérité de la justice les frappe d'épouvante, et rétablit l'ordre et la sécurité partout. Du temps de la domination espagnole, les chemins du Mexique étaient aussi sûrs



que ceux des royaumes d'Europe, parce que le criminel n'échappait pas à la potence, quand il avait mérité la mort.

Et l'on peut toujours obtenir le même résultat dans tous les pays chauds, là où la vie est facile. Voyez la Havane, où le peuple est encore plus méchant et surtout plus entreprenant qu'au Mexique : c'était une truanderie avant que le gouverneur Tacon y arrivât, parce que l'administration judiciaire était encore pire qu'au Mexique. On se voyait dévaliser jusque sur les places publiques, et tout homme qui avait le malheur de se plaindre était ruiné par les gens de justice, et dans l'appréhension continuelle d'une vengeance de la part du voleur ou de ses camarades.

Mais Tacon arriva et tout plia devant sa justice inflexible : grands et petits, abattus sous sa main de fer, ne se relevèrent que pour prendre une autre direction, et les gibets leur rappelèrent qu'ils ne devaient plus s'en écarter. Alors on put dormir tranquille, les portes ouvertes. La Havane devint plus florissante que jamais, et le nom de Tacon fut béni.

La responsabilité de tous les crimes, de tous les désordres qui se commettent au Mexique doit donc retomber sur ceux qui gouvernent, sur les juges qui à l'exemple d'Ali, pacha de Janina, agissent comme s'ils avaient affermé aux voleurs l'exploitation des routes (60). Qu'ils se montrent intègres, équitables, ardents défenseurs de l'humanité, et dès lors la sécurité renaîtra et le temps des révolutions sera passé.

Entre eux, les leperos mexicains se traitent avec

une barbarie impitoyable. Il ne se passe pas un jour qu'il n'y en ait un ou deux de tués, dans des rixes qui s'élèvent ordinairement chez les marchands de vin. Les jours de fête surtout sont funestes à cette gent scélérate : j'en ai vu porter à la morgue jusqu'à cinq dans une seule matinée. Ce spectacle se renouvelle si souvent, qu'on finit par voir presque avec indifférence, étendus sur un brancard et à découvert, ces corps défigurés et dégouttants de sang.

Les combats que se livrent ces misérables sont bien plus terribles que les duels ordinaires : le coup mortel est bien plus assuré. La vue du fer et du sang ne saurait donc produire que peu d'effet sur eux; ils craignent peu une mort qu'ils ont souvent envisagée de près. Aussi les soldats mexicains, qui ne se recrutent que dans cette classe, sont-ils beaucoup plus braves que leurs officiers.

Toutefois, il faut ajouter, pour achever de les peindre, qu'ils paraissent d'une pusillanimité extrême dans toute autre circonstance. Un seul homme de la classe supérieure à la leur met en fuite cinq ou six portefaix; et s'il en saisit un au collet, il le terrasse presque sans éprouver de résistance, très-probablement par suite de cette terreur que tout homme bien mis, c'est-à-dire tout homme blanc, inspirait autrefois aux naturels du pays (61).

De ce peuple aux classes supérieures la transition est brusque; au sortir du Tartare de l'humanité, on retrouve une société dont les liens offrent déjà une force compacte. Les mœurs y sont relâchées, il est



vrai, les sentiments y sont souvent peu élevés; mais tout en faisant le mal on y estime le bien, et si on se laisse entraîner, c'est parce qu'on ne trouve point la force de résister dans les principes d'une bonne éducation, et dans l'application intelligente d'une législation équitable et ferme (62).

Dans les classes élevées, de grands changements ont eu lieu depuis l'indépendance, c'est-à-dire depuis que les étrangers ont commencé à fouler le sol mexicain. L'ignorance qui avait régné jusqu'alors abrutissait le riche comme le pauvre, le génie comme la médiocrité : à peine apercevait-on çà et là quelques lumières pâles au milieu de ces ténèbres profondes.

Aujourd'hui les établissements d'instruction publique se sont multipliés, et remplissent sérieusement leur mission. L'histoire, la géographie, la littérature étrangère, sont l'objet d'une étude approfondie; la langue des colonies s'épure sous la plume de quelques écrivains distingués, et déjà la langue française s'est généralisée au point de devenir indispensable à l'éducation de la jeunesse. Dans dix ans on parlera le français dans les salons de Mexico comme dans ceux de Saint-Pétersbourg.

Les Mexicains sont tous poëtes : ils écrivent en vers avec grâce et improvisent avec facilité. Mais il est rare de trouver dans leurs compositions, de même que chez les poëtes espagnols, autre chose que des lieux communs; les idées originales y brillent rarement. Malgré cela leurs poésies plaisent à l'oreille, car on peut appliquer à l'espagnol ce que madame de Staël

faisait dire de l'italien à Corinne : née sous un beau ciel, la langue de Lope de Vega et de Zorrilla a un charme musical qui fait trouver du plaisir dans le son des mots, presque indépendamment des idées. Voilà pourquoi il est plus aisé au Mexique que chez les peuples du nord de séduire avec des paroles, sans profondeur dans les pensées et sans nouveauté dans les images.

Malgré tant de progrès, l'instruction en général est encore bien limitée au Mexique. La majorité se contente de ce vernis brillant que donne la connaissance des langues vivantes; mais bientôt elle voudra aller plus loin : après avoir exercé sa mémoire, elle voudra exercer sa pensée et approfondir les études qui doivent l'alimenter.

L'éducation littéraire des femmes était encore plus négligée que celle des hommes. On commence à s'en occuper avec fruit, et tout porte à croire qu'elles avanceront plus vite que nos mères, qui, sous Louis XV, savaient à peine signer leur nom.

La nature a beaucoup fait pour les dames mexicaines; c'est un devoir et un plaisir pour moi de le proclamer. En vain leur reproche-t-on quelques petits défauts que le temps corrige chaque jour : il n'en est pas moins constant que la douceur, l'affabilité, la charité sont des qualités précieuses qu'elles possèdent à un haut degré; qu'elles naissent avec un bon sens et un esprit naturel qui les rendent aptes à comprendre facilement et à imiter promptement; qu'un sentiment profond et intelligent des convenances sociales donne même à la femme de la condition la plus humble une aisance dans les manières et une grâce dans le langage qui lui permettent de figurer dans une société plus élevée, sans ridicule comme sans embarras.



Critiquera-t-on la négligence de quelques-unes pour des occupations sérieuses; l'insouciance de quelques autres pour leurs propres intérêts? Mais la faute première vient de la nature : plus le pays qui nous voit naître est fécond en ressources, plus la vie y est facile, et moins nous pensons au lendemain. La prévoyance n'enseigne à conjurer les maux éloignés que quand des générations se succédant au sein de la misère, ont éprouvé les angoisses du besoin et reconnu la nécessité d'en prévenir le retour. Voyez nos dames créoles des colonies françaises : quelle paresse! quelle nonchalance! quelle insouciance! Examinez de près les Anglo-Américaines, pensent-elles au lendemain, quand il s'agit de leur toilette?

C'est, au reste, cette insouciance de l'avenir qui a conservé dans le cœur des dames mexicaines une des plus belles vertus sociales, une vertu de l'âge des patriarches, l'hospitalité. Chaque jour on voit des personnes vivant dans la pauvreté recueillir néanmoins des orphelins, les élever, les traiter comme leurs propres enfants. Souvent des familles entières, ruinées par la perte du chef qui les faisait vivre, se réunissent à d'autres dont elles changent l'aisance en pauvreté ou la pauvreté en misère; et jamais un murmure de regret, d'impatience ou de désaffection ne